



HAL
open science

L'avenir, maintenant : kairos contre krisis

Christian Heslon

► **To cite this version:**

Christian Heslon. L'avenir, maintenant : kairos contre krisis. Brigitte Cholvy, David Doat, Pascal Marin, Tanguy Marie Pouliquen, Nathanaël Wallenhorst. L'avenir. Critique, résistance ou utopie?, Peter Lang, 2022. hal-04089545

HAL Id: hal-04089545

<https://cnam.hal.science/hal-04089545v1>

Submitted on 14 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'avenir, maintenant : *kairos* contre *krisis*.

Proposition de chapitre pour B. Cholvy, D. Doat, P. Marin, T-M. Pouliquen & N. Wallenhorst, dir. (2021). *L'avenir : critique, résistance ou utopie ?* Berne : Peter Lang.

Christian HESLON

MCF HDR en Psychologie des âges de la vie (UCO Angers, France)

Chercheur permanent CRTD, Équipe INETOP-Psychologie de l'orientation (CNAM Paris, France)

UNESCO-UNITWIN Lifelong Guidance for Decent Work (Wroclaw, Pologne & Lausanne, Suisse)

International Center for Research and Decision Support (CIRAD, International Federation of Catholic Universities)

christian.heslon@wanadoo.fr / (+33) (0) 611 505 228

« Tout présent est déjà mort. Il n'y a de vivant que l'avenir. »

Émil Cioran, *Cahiers*, 7 juillet 1967.

Introduction : la crise de la sortie de crise ?

La pandémie de COVID-19 aura marqué les années 2020-2021 comme quelques rares catastrophes mondiales antérieures, des pestes médiévales aux guerres majeures, des crises économiques planétaires aux cataclysmes les plus destructeurs. Surtout, elle aura mis en lumière le fait d'un avenir devenu illisible, menaçant ou résolument imprévisible. À vrai dire, rien de vraiment nouveau depuis *L'effacement de l'avenir* de Pierre-André Taguieff (2000), si ce n'est que personne ou presque ne croyait plausible le scénario du film *Contagion* de Steven Soderbergh (2011) voici dix ans, ni les scènes du début du roman *Soumission* de Michel Houellebecq (2015), imaginant une France immobile et déserte, suite à une crise politique amenant à la présidence de la République un musulman « modéré ». Qui en effet aurait cru que nous puissions vivre plusieurs mois enfermés chez nous, comme *Les séquestrés d'Altona* (Sartre, 1959), dans des pays développés comme les nôtres ou connaître les clandestinités du couvre-feu dont nos grands-parents nous parlaient comme d'une geste appartenant aux sombres heures de l'occupation nazie, faisant naître en nous des frissons avec lesquels jouer ou s'endormir ? Autrement dit, s'il n'est pas récent que l'avenir paraisse saturé de risques et d'incertitudes, il est tout à fait nouveau que chacun en fasse désormais l'expérience, des jeunes adultes dont les études se trouvent amputées de ce qui en fait le sel, à savoir les amis et les amours, aux seniors dont les calculs de retraités n'avaient pas intégré semblable déconvenue – à propos, avez-vous vu comment cette épidémie a emporté avec elle et le débat houleux sur l'âge de la retraite et la révolte des gilets jaunes ? Seul y survit, malheureusement, le terrible terrorisme désespéré qui se réclame de l'Islam... Et puis, au moindre interstice de déconfinement, la ferveur consommatrice, devenue notre seule promesse de bonheur et notre unique religion, faisant de la croissance économique la triste planche de salut à laquelle nous raccrocher – en cette période de décrochage généralisé.

Non, il n'est pas récent que l'avenir effraie, mais il est nouveau que tout un chacun le ressent et l'exprime. Il y eut le film *Demain*, de Mélanie Laurent et Cyril Dion (2015), ou encore *Tout s'accélère* de Gilles Vernet (2016). Il y a maintenant *Futur. Notre avenir de A à Z* d'Antoine Buéno (2020) et le retour des futurologues, désormais mués en collapsologues ou en théoriciens de l'effondrement. Il y eut certes diverses propositions cherchant, dans le sillage d'André Gorz avec ses *Misères du présent, richesse des possibles* (1997) à ré-enchanter cet avenir dont nous sommes orphelins. C'est notamment le cas des « mondes liquides » de Zigmunt Bauman (2003), de l'appel à la « résonance » d'Hartmut Rosa (2016), du *Manifeste des convivialistes* entre autres relayé par Alain Caillé (2020) ou du *Work Manifesto* (<https://democratizingwork.org/book>). Si aucun d'eux ne prévoyait la pandémie et le confinement, tous prenaient acte de la fin d'un monde en cours et de façons plausibles d'engager celui d'après. Force est de constater leur faible succès public, leur manque d'écho dans les médias et, plus encore, leur ignorance par les élites politiques actuelles, même celles se réclamant « de gauche ». L'auteur de ces lignes mourra sans doute avec le regret que la pensée issue des sciences humaines et sociales ait échoué à imprégner l'action politique, au profit de la production de connaissances quantifiées, devenues un marché de la publication en ligne, et de diplômes, devenus un marché de la formation à peu près délié de toute aspiration à améliorer les vies humaines. Force est également de constater que ce que l'on peut entrevoir du « monde d'après » les confinements, entre deux vagues de COVID, ressemble furieusement à un rattrapage du retard pris (business, consommation, voyages, loisirs, sexualité, etc.), plutôt qu'à la mise en application des leçons qui pourraient être tirées de cette expérience, pourtant inédite à une telle échelle dans l'histoire de l'humanité.

Que s'est-il donc passé et que nous incombe-t-il d'en faire ? Ce qui s'est passé, nous pouvons déjà l'esquisser : il s'agit de ce que j'appellerais la perte de l'avenir. Elle a pour corollaire l'enlisement dans la crise depuis un demi-siècle, cette *crise sans fin* repérée par Myriam Revault d'Allonnes (2012), c'est-à-dire le symptôme de notre incapacité à changer. Et si la crise de la COVID-19 devenait « la crise de la sortie de crise », c'est-à-dire celle dont nous sortirions enfin autrement que par les solutions d'hier, à savoir la guerre ou la révolution ?

1. La perte de l'avenir

S'il n'est pas nouveau que l'avenir préoccupe et inquiète, il est récent qu'il apparaisse aussi lourd de mauvais présages, à autant de gens en même temps. En effet, l'impossible semble devenir chaque jour de plus en plus certain, comme l'annonçait Jean-Pierre Dupuy (2002) après la destruction par *Al-Qaïda* des *Twin Towers* à New-York, le 11 septembre 2001. Il y eut certes au vingtième siècle (et dans les précédents) nombre de catastrophes destructrices, dont la précédente à avoir été aussi impensable fut probablement la Shoah. Les craintes ensuite inspirées par la bombe atomique depuis Hiroshima firent certes redouter le pire de l'avenir, et les génocides khmers, d'ex-Yougoslavie ou du Rwanda furent monstrueux. Ce sont cependant trois autres phénomènes conjoints qui marquèrent la fin de la confiance de l'avenir, c'est-à-dire la fin de la « révolution invisible » des *Trente glorieuses* de Jean Fourastié (1979). D'abord, les chocs pétroliers sonnèrent le glas de la colonisation, qui permettait à l'Occident de se fournir à bas prix en énergie, en main d'œuvre et en matière première. Ensuite, les premières prises de conscience écologiques, notamment l'échouage polluant du navire pétrolier Amoco Cadiz en 1978 et la contestation de l'énergie nucléaire

dans les années 1980. Le *principe-responsabilité* d'Hans Jonas (1979) vint alors indiquer aux générations actuelles qu'elles ont à répondre de l'état de la planète qu'elles lèguent aux suivantes. Enfin, la mondialisation technologique et financière rebattit les cartes de la géopolitique, des frontières, des flux migratoires, mais aussi des limites entre la vie et la mort, entre l'humain et le non-humain, entre le possible et l'impossible.

Certes, d'autres formes de colonisation et d'esclavage perdurent, de même que perdure l'impérialisme technologique, financier, linguistique et scientifique de l'Occident. Certes, les premiers écologistes étaient loin d'imaginer le réchauffement climatique, la guerre de l'eau, les gaz à effet de serre, les dégâts éthiques et environnementaux de la consommation de viande animale ou l'appétit féroce des industries agro-alimentaire et pharmaceutique devant une clientèle de 7 à 8 milliards d'êtres humains – bientôt 10 ou 12 à la fin de ce siècle. Certes enfin, la mondialisation a laissé dans l'ombre le religieux, qui nous revient en pleine face, de même qu'elle n'a pas fini de générer des conquérants cyniques, face auxquels les artisans de paix et de démocratie demeurent généralement impuissants.

Toujours est-il que, voici bientôt 50 ans, les rêves d'avenir de la modernité commencèrent à faire long feu. Il y eut d'abord l'irrépressible montée du chômage, particulièrement anxiogène en des sociétés de consommation misant tout sur le pouvoir d'achat. L'idéal démocratique fut assimilé à celui d'une croissance économique reposant sur la production-consommation, selon les principes néo-libéraux de Milton Friedman, à l'opposé de ceux de Keynes, appliqués aux USA par Ronald Reagan et en Grande-Bretagne par Margaret Thatcher. Il y eut, à la même époque, l'arrivée du SIDA, puis le scandale français du « sang contaminé », puis Tchernobyl en 1986, puis la chute du mur de Berlin en 1989. Ce fut *Le déclin de l'institution* analysé par François Dubet (2002), dont on peut se demander s'il s'agit d'un échec ou d'une réussite relative. Ainsi de Steven Pinker (2018), qui veut croire que l'humanité ne cesse de progresser, même si c'est lent et même s'il y a toujours, comme en ce moment, des retours en arrière (régression des droits des femmes dans de nombreux pays ; violences meurtrières à l'encontre des minorités ; tyrannies et dictatures ; scandaleux écarts de richesse, etc.).

On peut dès lors émettre l'hypothèse que, si les institutions et productions de la modernité sont maintenant devenues contre-productives au sens d'Ivan Illich (1974), c'est qu'elles ont atteint leur plus haut degré de réussite possible. Ainsi, la démocratie est dorénavant recherchée, les technologies réalisent des merveilles, la science effectue des prouesses, les religions s'admettent mutuellement, l'égalité des droits progresse, l'espérance de vie s'élève (du moins jusqu'à présent...), l'exploitation n'est plus une norme admise, le couple et la famille se revendiquent comme des espaces de libre interdépendance. Certes, ces succès débouchent sur leurs contraires : la démocratie représentative vacille et se teinte de violence policière, les biotechnologies soulèvent d'insondables conflits éthiques, les fanatismes religieux multiplient les massacres, l'espérance de vie avec incapacité progresse plus vite que celle sans incapacité, de nombreux couples et de nombreuses familles s'entre-déchirent, etc. Au fond, chaque victoire remportée ouvre sur de nouvelles batailles à mener. C'est alors que notre postmodernité atteinte par l'*hubris* de la démesure dont Némésis, déesse de la vengeance, nous ferait payer le prix, découvre l'hybride – dont Gabrielle Halpern (2020) vient de faire l'éloge. Les deux mots, *hubris* et hybride ont racine commune, mais là où l'une repousse les limites, l'autre les estompe en mélangeant les genres. Reste à savoir si

l'hybridation est féconde, puisqu'au contraire du métissage elle est, en génétique, réputée stérile... Hybridation des énergies thermiques et électriques pour les automobiles, hybridation des cours « distanciels » et « présents » à l'université, hybridation des matériaux et des techniques dans l'artisanat, hybridation des identités ethniques ou de genre, il s'agit bien de résoudre au présent des défis actuels, accélérés par la « crise » du coronavirus.

La perte de l'avenir est ici tangible : nous sommes loin du « futurisme » des années 1970, des « avant-gardes » des années 1950 et, plus encore, des utopies de la modernité, depuis Thomas More ou l'Abbaye de Thélème de François Rabelais. L'heure est aux dystopies. Hier, *Le meilleur des mondes* d'Aldous Huxley (1932) et le *1984* de Georges Orwell (1949). Aujourd'hui, les séries *Hunger Games* (2012) ou *The Walking Dead* (2010). Autrement dit, l'avenir saturé de risques a remplacé l'avenir source de progrès et de projet. Devant cet avenir inquiétant, ce ne sont plus la confiance dans le progrès ni le recours au projet qui prédominent, mais le repli sur ces conduites défensives que constituent la prévention et le principe de précaution. Sur cela, Jean-Pierre Boutinet (2004) nous a de longue date alerté. La fin de l'avenir prometteur donne alors lieu au retour sur le passé, sous deux formes opposées : passé idéalisé par la nostalgie et passé dont on redoute la résurgence. Dans l'un et l'autre cas, nous avons recours à la mémoire plutôt qu'à l'histoire : fièvre commémorative et anniversaires pour la nostalgie, devoir de mémoire pour conjurer le retour des horreurs du passé (Heslon, 2007). Il faudrait ici relire en détail *La mémoire, l'histoire, l'oubli* de Paul Ricoeur (2000) pour débusquer les implications de ce retour sur le passé, la mémoire étant ce qui subsiste de l'histoire une fois que l'oubli a fait son œuvre.

2. Penser la crise

Ainsi donc, dépourvus d'avenir et en peine de passé, nous voici cantonnés au présent omniprésent, dans lequel François Hartog (2020) voit un régime d'historicité qu'il intitule « présentisme ». Dans notre expérience quotidienne, ce présentisme se manifeste sous les trois formes de l'urgence (Zaki Laïdi, 1999), de la simultanéité (Aubert, 2003) et de l'accélération (Hartmut Rosa, 2005). Hartog ajoute que le présentisme connaît, dans l'univers chrétien, deux versants, celui de la *krisis* et celui du *kairos*. *Krisis* est l'étymologie grecque de la crise, qui renvoie au jugement et à la décision, également à l'origine des mots « critère » et « critique », quand la *crisis* latine évoque plutôt une manifestation morbide subite. À l'intersection de ces deux origines, la crise contemporaine suggère la nécessité de sortir d'un processus néfaste au moyen d'une décision opportune. On retrouve une sémantique identique en chinois mandarin, où « crise » se dit *wei-ji*, c'est-à-dire « danger » et « opportunité ». Quant à *kairos*, c'est le présent de la présence, non plus celui envahi ou paralysé par la crise, mais celui de la rencontre, de la surprise, de l'instant propice – de la « résonance » dirait encore Rosa (2016).

Autrement dit, si notre époque, privée d'avenir et traitant le passé avec la sélectivité de la mémoire, est centrée sur le présent, elle est aussi soumise à la tension entre *krisis* et *kairos*. D'un côté, le présent envahissant de l'accélération qui nous enlève dans la crise. De l'autre celui, vivifiant et apaisant, du *kairos* qui est rencontre avec le monde, avec autrui et avec soi-même. Des pratiques en vogue comme la méditation ou le yoga témoignent de cette quête de *kairos* qui consonne avec le *care* – c'est-à-dire l'attention, par opposition à la dispersion qu'impose le présent saturé de la crise. C'est ce que représente le Tableau 1. ci-dessous, où

sont comparés trois régimes de temporalité : celui de la modernité, tournée vers l’avenir et orientée par le temps linéaire de la durée (*kronos*) ; celui de l’extra-modernité, fondée par le passé et régie par le temps circulaire des cycles saisonniers ou liturgiques (*kyklos*) ; celui de notre actuelle postmodernité qui, centrée sur le présent, patine dans l’immobilité de la crise (*krisis*) tout en aspirant au *kairos*.

Tableau 1. Trois régimes de temporalité

<i>Régime de temporalité</i>	<i>Passé</i>	<i>Présent</i>	<i>Futur</i>	<i>Avenir</i>	<i>Mode de changement</i>
MODERNITÉ (<i>khronos</i>)	Histoire	Nouveauté	Progrès	Projet	Révolution
EXTRA-MODERNITÉ (<i>kyklos</i>)	Mythe	Rite	Prophétie	Prévoyance	Guerre
POST MODERNITÉ (<i>krisis / kairos</i>)	Mémoire	Présentisme	Prévention	Précaution	Rupture

Si j’emprunte ici à Philippe Descola (2017) le terme d’ « extra-modernité » pour désigner ce que l’on appelle d’ordinaire « tradition », c’est afin de prendre en compte le fait que les cultures dites traditionnelles ne sont pas restées figées. Je distingue également dans ce tableau, à l’instar de Jean-Pierre Boutinet (2004), l’avenir, ouvert et incertain, du futur, dont l’étymologie latine, *future*, désigne ce qui va nécessairement se produire.

Dans son *Essai de chronosophie* intitulé *Avoir le temps*, Pascal Chabot (2021) distingue cinq régimes temporels qui coïncident avec les miens : le Progrès, le Destin, l’Hypertemps, le Délai et l’Occasion. Le temps du Progrès caractérise le temps linéaire de la modernité (foi dans l’avenir, valorisation de la nouveauté au présent et exploration scientifique du passé), où la sortie de crise se fait par la révolution qui est projet de société nouvelle. Le temps du Destin caractérise le temps cyclique de l’extra-modernité (appuyée sur les mythes d’un passé fondateur, perpétué au présent par l’intermédiaire de rites, futur contenu dans le passé sous la forme de prophéties, avenir faisant l’objet des conduites de prévoyance héritées des ancêtre), dont le mode de changement est la guerre. Notre époque hybride certes ces deux régimes de temporalités, tout en expérimentant de nouvelles voies. Ainsi, la surenchère à l’innovation prolonge la passion de la modernité pour la nouveauté, quand les mythes et rites religieux extra-modernes y font un retour remarquable. De même, la quête de progrès technologiques et l’incitation au projet perdurent, quand prophètes et voyants prolifèrent *via* les réseaux sociaux. Parallèlement, l’avenir et le futur sont objets de défiance, comme le veulent le principe de précaution, intégré à la Constitution de la République française en 2005, et l’obsessionnelle prévention des risques, déjà entrevue par Ulrich Beck (1986). Dans le même

temps, précaution et prévention mobilisent la préservation du passé, comme le veulent par exemple les « fouilles préventives » qui doivent obligatoirement précéder la construction d'un bâtiment neuf ou, plus généralement, la « traçabilité » de nos actes et de nos déplacements. Cette dernière n'est pas sans évoquer la précognition imaginée par Philip K. Dick dans sa nouvelle *The Minority Report* (1956), qui inspira le film éponyme de Steven Spielberg (2002), où les assassins sont arrêtés avant même d'avoir commis leur crime. Le paroxysme de la prévention ! Ce régime temporel que je qualifie de postmoderne est celui des trois autres régimes identifiés par Pascal Chabot, après le Destin et le Progrès : l'Hypertemps de l'accélération, le Délai de l'urgence et... l'Occasion, qui est l'autre nom du *kairos* !

Conclusion : faire rupture(s)

Bien entendu, ces grandes tendances se combinent, voire coexistent ou se contrarient, selon les moments de l'histoire et les modèles culturels. Ainsi, l'opposition entre guerre extra-moderne et révolution moderne est-elle simpliste : il existe des guerres révolutionnaire et la plupart des révolutions passent par la guerre civile ou la guérilla. Ainsi encore ai-je compris, lors d'une expérience de formation de conseillers d'orientation malgaches à Tananarive en 2019, pourquoi le mot « projet » se traduit en malagasy par un terme qui signifie « vision ». En l'occurrence, aller vers l'avenir dans cette culture des ancêtres se fait en marchant à reculons. Se projeter consiste alors à regarder le passé dont on s'éloigne mais que l'on peut voir, quand l'avenir vers lequel on se dirige se situe dans notre dos, demeurant donc invisible. Dans ce cas, la figure moderne du projet est combinée avec celle, extra-moderne, d'un avenir contenu par le passé. Il faudrait ici développer un propos cher à Natahanaël Wallenhorst (2019), à savoir le pari d'échapper, par l'éducation et la psychologie, aux déterminismes religieux, génétiques, sociologiques ou psychiques. Ces déterminismes forment en effet les quatre figures contemporaines du destin, qu'on le nomme *fatum* ou *mektoub*, contre lequel s'élève le projet existentiel, à savoir celui de devenir, au moins pour partie, auteur de sa propre vie (Bernaud, 2021).

Or l'affranchissement comporte toujours sa part de transgression. C'est ainsi qu'à vouloir s'affranchir des déterminismes de la nature, l'humanité éprise de transhumanisme a produit l'anthropocène. Les différentes pistes indiquées en introduction de ce chapitre s'ingénient à proposer des alternatives à la crise de l'avenir dans laquelle nous plonge cette catastrophe annoncée. L'analyse complémentaire ici présentée consiste à réfléchir, puis agir, en termes de temporalités, en articulant *kyklos* avec *kronos*, et en substituant *kairos* à *krisis*. Il nous faut dès lors trouver un troisième mode de changement, alternatif à la guerre et à la révolution, c'est-à-dire un avenir en forme de sortie de crise. Plusieurs candidates se présentent, qui commencent par le préfixe « ré- » (comme « révolution »), impliquant la reprise du passé – ce qui est déjà préférable à la répétition mortifère du passé. D'abord la réforme, que la plupart des gouvernements démocratiques tentent depuis des décennies, mais qui s'avère souvent molle ou impuissante. Ensuite la réinvention, promesse plus enchanteresse de renouvellement, qui scande les invitations contemporaines à retrouver de l'espoir et de la motivation. Mais la réinvention ne va pas sans frôler l'incantation velléitaire et privilégier l'intention sur l'action. Plus récemment est apparue la réparation, dont la rusticité espère résister à l'*hubris*. Patrick Boucheron vient à point nommé de publier *La réparation en question* (2021), y voyant l'un des points communs entre l'histoire et la psychanalyse, mais qui est aussi l'une des fonctions

de la justice et, plus prosaïquement, une pratique en expansion contre la mise au rebut des objets abîmés par l'usage : *repair cafés*, indice de réparabilité, Loi française de février 2020 relative à la lutte contre le gaspillage, etc.. Alors, réformer, réinventer, réparer ? Les trois sans doute.

Mais aussi, mais surtout reconquérir *kairos* contre *krisis*. Autrement dit : cesser de « ré » (-former, -inventer, -parer) et faire rupture. Non pas la disruption *high-tech*, mais la rupture intime, amoureuse ou non, telle qu'explorée par Claire Marin (2019). La rupture-coupure, le *break*, la pause, de celles que nous imposent les deuils, ou les rites, ou les maladies, ou... les confinements ! Cette rupture que les jeunes générations déclinent par exemple en années de césure ou en nouveaux modes d'alimentation. Cette rupture avec les codes économiques et les normes comportementales, dont il devient urgent de divorcer. Cette rupture avec la précipitation et le présent saturé, au profit de la présence au monde, aux autres et à soi...

Bibliographie

Aubert, N. (2003). *Le culte de l'urgence. La société malade du temps*. Paris : Flammarion.

Bauman, Z. (2003). *Liquid Love. On the Frailty of Human Bonds*. Cambridge : Polity.

Beck, U. (1986). *Risikogesellschaft. Auf dem Weg in eine andere Moderne*. Frankfurt : Suhrkamp.

Bernaud, J-L. (2021). *Traité de psychologie existentielle*. Paris : Dunod.

Boucheron, P. (2021). *La réparation en question. Histoire et psychanalyse*. Paris : Gallimard.

Boutinet, J-P. (2004). *Vers la société des agendas. Une mutation de temporalités*. Paris : PUF.

Buéno, A. (2020). *Futur. Notre avenir de A à Z*. Paris : Flammarion.

Caillé, A. et al. (2020). *Second manifeste convivialiste. Pour un monde post-néolibéral*. Arles : Actes Sud.

Chabot, P. (2021). *Avoir le temps. Essai de chronosophie*. Paris : PUF.

Descola, P. (2017). *La composition des mondes*. Paris : Flammarion.

Dick, P. K. (1956). The Minority Report. *Fantastic Universe*, 4/6, janvier 1956.

Dubet, F. (2002). *Le déclin de l'institution*. Paris : Seuil.

Dupuy, J-P. (2002). *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*. Paris : Seuil.

- Fourastié, J. (1979). *Les trente glorieuses ou la révolution invisible de 1946 à 1975*. Paris : Fayard.
- Goetz, A. (1997). *Misères du présent, richesse des possibles*. Paris : Galilée.
- Halpern, G. (2020). *Tous centaures ! Éloge de l'hybridation*. Paris : Le Pommier.
- Hartog, F. (2020). *Chronos. L'Occident aux prises avec le temps*. Paris : Gallimard.
- Heslon, C. ; Wallenhorst, N. ; Robin, J-Y. dir. (2018). Autoformation et accélération. *Éducation Permanente*, 215, 2018/2.
– (2008). S'orienter dans le transitoire au fil de l'âge : de l'anticipation à l'opportunité. *Éducation Permanente*, 176, 2008-3, 37-49.
– (2007). *Petite psychologie de l'anniversaire*. Paris : Dunod.
- Houellebecq, M. (2015). *Soumission*. Paris : Flammarion.
- Huxley, A. (1932). *Brave New World*. London : Chatto & Windus.
- Illich, I. (1974). *Némésis médicale*. Paris : Seuil.
- Jonas, H. (1979). *Das Prinzip Verantwortung. Versuch einer Ethik für die technologische Zivilisation*. Frankfurt : Insel.
- Laïdi, Z. (1999). *La tyrannie de l'urgence*. Montréal : Fidès.
- Marin, C. (2019). *Rupture(s)*. Paris : L'observatoire.
- Orwell, G. (1949). *1984*. London : Secker & Warburg.
- Pinker, S. (2018). *Enlightenment Now. The Case for Reason, Science, Humanism, and Progress*. New-York : Viking.
- Revault d'Allonnes, M. (2012). *La crise sans fin. Essai sur l'expérience moderne du temps*. Paris : Seuil.
- Ricoeur, P. (2000). *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Seuil.
- Rosa, H. (2016). *Resonanz. Eine Soziologie der Weltbeziehung*. Berlin : Suhrkamp.
– (2005). *Beschleunigung. Die Veränderung der Zeitstrukturen in der Moderne*. Frankfurt : Suhrkamp.
- Sartre, J-P. (1959). *Les séquestrés d'Altona*. Paris : Gallimard.
- Taguieff, P-A. (2000). *L'effacement de l'avenir*. Paris : Galilée.

Wallenhorst, N. ; Pierron, J-P. dir. (2019). *Éduquer en anthropocène*. Lormont : Le bord de l'eau.

Filmographie

Dion, C. ; Laurent, M. (2015). *Demain*. France, 1h58.

Darabont, F. ; Kirkman, R. (2010). *The walking dead*. USA, 11 saisons de 2010 à 2021.

Ross, G. ; Lawrence, F. (2012). *Hunger games*. USA, 4 saisons de 2012 à 2015.

Soderbergh, S. (2011). *Contagion*. USA, 2h50.

Spielberg, S. (2002). *Minority report*. USA, 2h25.

Vernet, G. (2016). *Tout s'accélère !* France, 1h23.

1. Fichier MS Word (.doc ou .docx) : un seul, et complet